

## Communication de Madame Alix de ROHAN-CHABOT



Séance du 6 octobre 2000



### Marie de Lorraine, Reine d'Écosse Mère de Marie Stuart

Le XX<sup>e</sup> siècle finissant, avec son féminisme militant, aurait tendance à faire croire que seul le pouvoir politique reste encore une conquête à réaliser, sous-entendant que les femmes ont gagné tout le reste. Or, les femmes politiques –dans le sens où l'on dit hommes politiques- ne sont pas l'apanage de notre temps.

Ainsi le XVI<sup>e</sup> siècle, le siècle de la Renaissance, a connu un nombre élevé de femmes ayant occupé une position de premier plan dans la conduite d'un pays, soit par leur action, soit par leur influence.

Dans les cent ans qui suivirent la mort d'Isabelle de Castille à celle d'Elizabeth d'Angleterre, citons pour mémoire Louise de Savoie, Chrétienne de Danemark, duchesse de Milan puis de Lorraine, Catherine de Médicis et Jeanne d'Albret, sans oublier les trois grandes gouvernantes des Pays-Bas issues de la maison de Habsbourg, ces « princesses providentielles » ainsi que les nomme le professeur Pierre Chaunu dans son récent ouvrage sur Charles-Quint. On dira qu'elles étaient princesses élevées dans le sérail et le culte de l'autorité, mais c'est souvent le hasard qui les a portées au pouvoir et elles n'ont pas failli. Toutes ces princesses ont beaucoup de choses en commun, elles furent toutes instruites et cultivées et, sauf deux, fidèles au catholicisme sans dogmatisme ni afféterie. Sauf pour Elizabeth, elles furent vertueuses dans un temps de licence, miséricordieuses dans un monde brutal, loyales au milieu des trahisons et elles n'abusèrent pas du pouvoir qu'elles détenaient alors que les grandes affaires du

siècle passèrent entre leurs mains. Surtout, elles eurent en commun un sens politique aigu et furent en conséquence au cœur de la vie diplomatique de leur temps.

Les historiens ont moins parlé de Marie de Lorraine que des autres dames car elle est –injustement– éclipsée par le destin tragique de sa fille Marie Stuart. J'espère cependant vous intéresser à une personnalité attachante qui, si sa vie fut un échec, s'est battue vaillamment pour ses convictions et pour tirer l'Ecosse d'un Etat encore passablement barbare et la défendre contre les griffes prédatrices d'une Angleterre conquérante.

Qui était Marie, reine d'Ecosse, puis reine-régente de 1538 à 1560 ? Elle était la première enfant de Claude de Guise, frère du duc de Lorraine Antoine et d'Antoinette de Bourbon, sœur aînée donc de cette « tribu » Guise dont le parcours se confondra avec celui de la monarchie pendant presque tout le siècle. Pendant 70 ans, en effet, ils seront les héros catholiques, les favoris de la fortune et du peuple. Beaux, intelligents, braves, ils étaient à l'aise dans toutes les sociétés. De plus ils étaient dotés d'un sacré culot : en 1517, au sacre de la reine, Claude de Guise n'osa-t-il pas pour la première fois formuler des prétentions de préséance sur la noblesse française en faisant valoir son titre de fils de souverain étranger !

Marie est née le 20 novembre 1515 au château de Bar-le-Duc mais lorsque sa grand-mère Philippe de Gueldres entre en religion, la famille s'installe à Joinville, séjour enchanteur qui sera le lieu de ralliement des sœurs et frères Guise jusqu'à la mort de leur mère nonagénaire en 1583, ayant survécu à douze de ses treize enfants. Joinville sera le ciment d'une exceptionnelle solidarité familiale. Marie paraît dans le monde de la cour à 15 ans et est remarquée, par sa taille d'abord car elle est très grande comme tous les Guise, par sa chevelure flamboyante et ses yeux gris-bleu, mais elle n'est pas un grand parti et ne se laisse d'ailleurs pas griser par la folle vie de la cour des Valois où elle se rend lorsque cela est nécessaire avec sa mère, toutes deux préférant le séjour de Joinville.

A 19 ans, on lui fait épouser Louis d'Orléans, duc de Longueville, lointain descendant du bâtard d'Orléans, compagnon de Jeanne d'Arc. Elle en aura deux fils dont l'un mourra en bas âge et elle perd son mari en 1537 après trois ans de mariage. Elle envisage alors de vivre à Châteaudun, fief des Longueville, mais une veuve de haute naissance, riche et capable de fabriquer des fils est très prisée et plusieurs princes européens la sollicitent en mariage. Deux rois sont sur les rangs, le puissant roi d'Angleterre Henri VIII, récemment de Jane Seymour qui lui a donné un fils, et Jacques V d'Ecosse, veuf de Madeleine de France. Evidemment, la politique n'est pas exclue, François I veut remplacer sa fille par une autre française, afin de resserrer les liens de la Vieille Alliance entre Ecosse et France et

écarter l'influence de la maison de Habsbourg qui présentait des candidates possibles quoiqu'elles se montrassent réticentes, les deux sœurs Chrétienne et Dorothée de Danemark et la reine Marie de Hongrie.

Henri VIII joue le même jeu. Il demande à ses ambassadeurs de le renseigner sur les princesses susceptibles de lui convenir, en fait les mêmes qu'il veut enlever à son neveu Jacques, mais il semble qu'il se serait épris à distance de Marie de Guise et ne veut en démordre, même lorsque l'ambassadeur français à Londres, Castillon, lui apprend que le mariage de Marie est décidé avec le roi d'Ecosse. Que pensait la jeune femme de toutes ces tractations ? Il est certain qu'elle aurait préféré épouser Henri VIII qui était un plus grand parti que Jacques d'Ecosse, non seulement parce que ses enfants éventuels occuperaient une place importante dans la succession, mais aussi parce qu'elle connaissait la réputation de coureur impénitent de Jacques Stuart alors qu'Henri, assagi, n'avait plus guère d'aventures extra-conjugales.

François I a-t-il commis une erreur en empêchant sa parente d'accepter l'offre d'Angleterre ? Elle aurait probablement empêché son mari de se rapprocher de Charles-Quint et l'aurait réconcilié avec le pape. Mais le roi de France avait peut-être une autre raison pour insister sur le mariage d'Ecosse. Il commençait à s'inquiéter des prétentions des Guise et ne voulait pas les augmenter en plaçant l'un d'eux sur le trône d'Angleterre. Ne disait-on pas ouvertement à la cour, où l'on n'aimait guère ces arrivistes :

*François I prédit ce point  
Que ceux de la maison de Guise  
Mettroient ses enfants en pourcpoint  
et son pauvre peuple en chemise*

Voilà donc Marie de Lorraine installée en Ecosse à l'été de 1538. Dans quel pays est-elle tombée ? Il n'a pas bonne réputation, on parle d'un pays « barbare » au climat impossible et peuplé de gens frustes, querelleurs et sans éducation. Cette réputation est exagérée car depuis le début du siècle l'Ecosse a accédé au statut d'Etat-nation, l'Université de St. Andrews envoie à l'étranger professeurs et étudiants, les échanges commerciaux se sont développés. Désormais l'Ecosse va prendre une place non négligeable dans les affaires européennes, plus considérable en tout cas que ne l'aurait laissé supposer son retard économique et son manque d'institutions stables.

Le grand problème de l'Ecosse est en effet la complexité d'un système politique dans lequel le roi se trouve au centre d'un réseau de fidélités interdépendantes. La noblesse est féodale, turbulente et mercenaire. Elle n'est pas très nombreuse mais elle se partage le pays, elle est puissante, aussi prompte

à se vendre à l'étranger qu'à trahir ses rois s'ils s'opposent à ses volontés. Elle n'a pas encore compris qu'une ère nouvelle s'était ouverte dans la politique européenne, que commencent à émerger des idées d'Etat moderne avec la notion de nationalité et que les relations internationales se transforment avec la naissance de la diplomatie. Ils ne veulent pas voir que l'axe politique orienté encore récemment vers l'Italie s'est déplacé vers l'Europe du Nord, zone de tensions nouvelles avec l'accession quasi simultanée au pouvoir de trois princes ambitieux, Henri VIII, François I<sup>er</sup> et Charles Quint. Il lui échappe totalement qu'un état moderne a besoin d'argent pour ses dépenses d'administration, la guerre et la diplomatie et que le commerce a besoin d'instruments monétaires, ce qui entraîne l'ascension de la bourgeoisie.

La malédiction des Stuart qui avaient accédé au trône d'Ecosse en 1371 a été que, pendant les 142 premières années suivantes, presque la moitié ont été des régences avec leur cortège de compromissions et d'ambitions feutrées. C'est le cas pour Jacques V, le mari de Marie de Lorraine, qui avait dix-huit mois lors de la mort de son père à la bataille de Flodden. Quand enfin il prendra les rênes du pouvoir, l'Ecosse est en voie d'auto-destruction. Il mourra lui aussi trop jeune pour mener à bien le programme de redressement qu'il envisageait et sur lequel il avait beaucoup travaillé. Enfin la question religieuse commence, plus tardivement certes qu'ailleurs, à agiter les classes dirigeantes du pays. Dès les années 30, le vieil édifice catholique craque de toutes parts. La Réforme fait tache d'huile en Allemagne, aux Pays-Bas, en Scandinavie. En 1534, Henri VIII s'est fait nommer par son Parlement chef suprême de l'Eglise d'Angleterre et il ne supporte pas que l'Ecosse demeure catholique, incitant fermement son neveu à s'emparer des biens du clergé, le modèle n'étant pas le protestantisme mais le catholicisme non romain.

Jacques V demeurera ferme dans son catholicisme mais après avoir fait interdire les livres luthériens en 1525, il autorisera en 1539 la lecture de la Bible en langue vulgaire tout en incitant les évêques à réformer leur vie privée. Malheureusement, le roi d'Ecosse a besoin du soutien de l'Eglise et en échange obtient des bénéfices pour ses enfants illégitimes. Il a aussi besoin de l'intelligence et de l'éducation des religieux pour le conseiller et il répugnait à les contraindre. Au fond, il n'était pas si loin de la théorie de Henri VIII de remplacer une Eglise catholique avec pour chef le Pape par une Eglise catholique avec le roi pour chef ! Jacques n'était pas dénué de bon sens et pratiquait la modération mais il va laisser à ses successeurs un lourd fardeau.

Au moment donc où la jeune femme aborde aux rivages écossais, s'ouvre une des périodes les plus agitées et les plus importantes de l'histoire de l'Ecosse. C'est une période de pré-Réforme et le royaume est

divisé entre les intérêts de deux parties en conflit : l'une soutenant la cause de l'Angleterre et de la nouvelle religion, l'autre composée du clergé et des fidèles de la religion traditionnelle, concernée par l'indépendance de l'Ecosse et prompte à appeler la France au secours.

Marie est décidée à plaire à son mari qui la considère comme une épouse honorable mais pas l'égale de Madeleine, fille de France, et elle cherche à séduire un peuple qui se méfie de « l'étrangère ». Elle a un tact inné, elle est gaie –Brantôme disait qu'elle avait l'esprit gaulois et qu'elle aimait le jeu et la plaisanterie- et elle cherche à introduire dans la grisaille de la vie écossaise un peu de la splendeur de la cour de France. Elle fait venir des architectes et artisans de Lorraine ainsi que des mineurs du Val de Liepvre pour exploiter les mines d'argent de l'Ouest. Lors de son couronnement en 1540, elle portera une couronne faite d'or miné par des mineurs de Lorraine. Elle entreprend des travaux de mise au goût du jour des châteaux de Falkland, Stirling et Linlithgow qui sont de son douaire et fait venir des boutures d'arbres fruitiers du val de Loire et de Champagne. Elle aurait aimé mener une vie politique mais le roi l'associe peu à sa vie. Alors elle réorganise la vie de la cour, compose sa maison avec des dames écossaises mêlées aux dames françaises, introduit un jeu mesuré et des parties de campagne avec la noblesse d'abord réticente puis conquise. Elle fait venir des musiciens et des maîtres de danse pour le plaisir des plus jeunes. Elle apprend l'écossais qu'elle ne maîtrisera d'ailleurs jamais complètement et s'entend bien avec sa belle-mère Margaret Tudor, sœur d'Henri VIII, et tête de linotte. Elle accueillera aussi une petite fille naturelle de son mari qu'elle fera élever par la cour. Elle a un vrai talent d'organisatrice et Jacques la laissera gérer les maison royales. Et naturellement elle reste en contact avec sa famille, sa mère qui élève son fils Longueville et ses frères et sœurs plus jeunes qu'elle dont elle suit l'éducation de loin.

Malgré sa bonne volonté, elle plonge parfois dans la mélancolie comme en témoignent ses lettres à sa mère. Elle souffre de l'indifférence de son mari, vite retourné à sa vie dissolue et lorsqu'au bout de 18 mois de mariage il n'y pas apparence d'héritier, son père le duc de Guise propose de faire le voyage d'Ecosse pour voir comment se porte sa fille. Deux fils naissent en 1540 et 1541 mais meurent tous les deux rapidement. Jacques V sombre alors dans la dépression. Il semble qu'il ait souffert de Pophyria, une maladie héréditaire dont souffriront plusieurs de ses descendants Stuart, sa fille Marie, les rois d'Angleterre Jacques II et Georges III et qui induit une certaine hystérie et un effondrement physique aux moments de tension. C'est ce qui se passe en 1542.

Henri VIII penchait vers une alliance avec l'empereur en raison de l'importance vitale pour les pays anglais de maintenir la sécurité des routes commerciales et il avait espéré que le roi d'Ecosse se montrerait

coopératif . Mais Jacques, qui a peur de son oncle, ne se rend pas à l'entrevue d'York et le colérique roi d'Angleterre lance ses troupes sur les Borders, la frontière avec le royaume du Nord. Jacques V se heurte aux réticences des vassaux écossais qui murmurent contre la politique francophile du roi –et surtout contre les réquisitions de troupeaux de moutons pour nourrir l'armée !- il perd la bataille de Solway Moss et se retire au château de Falkland où il apprend la naissance de sa fille, Marie, le 7 décembre. Avant de mourir à 30 ans, non pas de maladie mais d'une infinie lassitude née de tant d'échecs, il aura ce mot : « *le roi Henri deviendra maître de ce pauvre royaume par les armes ou par le mariage* ». Cela ne s'avèrera pas exact puisque sa descendance règnera sur le trône d'Écosse jusqu'en 1715 et sur celui d'Angleterre à partir de 1603 lorsque son petit-fils Jacques VI héritera d'Elizabeth décédée sans enfants. Mais il est certain qu'au début de 1543 la position de Marie de Lorraine, désormais reine-douairière d'Écosse et protectrice de la petite reine Marie Stuart, âgée d'une semaine, est infiniment fragile.

Selon la constitution d'Écosse, le poste de gouverneur-général d'Écosse et de tuteur de la reine mineure échoit à Jacques Hamilton, comte d'Arran, héritier présomptif du trône, personnage assez inconsistant alors qu'il aurait fallu une forte personnalité pour tenir fermement le gouvernail face à deux factions : celle qui favorisait une position pro-anglaise et protestante et celle qui tenait à l'antique alliance française et au catholicisme soutenue par le cardinal-primat d'Écosse Beaton et surtout par la reine-mère dont l'indiscutable sens politique avait été jusque là sous-employé.

Marie de Lorraine a 27 ans et la situation du pays est grave. Avec réalisme elle ne cherche pas à écarter Arran –on murmurait même qu'il était amoureux d'elle- mais l'attire doucement vers le parti dominé par le cardinal Beaton pour qui une politique catholique et pro-française était la seule alternative au joug brutal que veut imposer Henri VIII en forçant le mariage du bébé Marie avec son fils Edouard. On a dit qu'elle a fait preuve de mauvaise foi en acceptant le traité de Greenwich en juillet 1543, consentant à ce mariage, n'ayant aucune intention de tenir ses promesses, mais après tout peut être n'était-elle pas hostile à ce projet. Si Edouard avait vécu, l'union de l'Angleterre et de l'Écosse aurait été avancée d'un demi-siècle en évitant tous les malheurs qui vont s'abattre sur le pays.

Il n'y avait pas alors de prince français comparable au futur roi d'Angleterre et l'alternative était l'union de la petite reine avec un de ces nobles écossais turbulents, susceptibles de mettre le royaume à feu et à sang. Elle pouvait aussi penser –et elle le confiera un jour à sir Ralph

Sadler, ambassadeur d'Angleterre à Edimbourg- qu'il n'était pas sain que la titulaire de la couronne soit sous la garde d'un prétendant au trône. Enfin, elle savait bien que le Parlement n'accepterait jamais que Marie soit remise dans son enfance à Henri VIII.

Elle fait transférer la petite Marie à Stirling, joyau de la Renaissance mais bien fortifiée, pour échapper à un enlèvement anglais dès le mois de septembre –Marie a 9 mois- elle la fait couronner reine d'Ecosse, et hommage lui est rendu par une noblesse féodale aussi puissante que la couronne qu'elle est censée servir. Si Marie de Lorraine est restée en Ecosse après son veuvage, c'est parce qu'elle se sent capable d'apporter à ce pays la paix et les avantages d'un bon gouvernement, tout en consolidant la Vieille Alliance avec la France afin que, lorsqu'elle serait majeure, la jeune reine soit à la tête d'un pays organisé, efficace, prospère et soustrait à la convoitise du puissant voisin anglais. Avec l'aide du cardinal Beaton, elle poursuit la réforme de la justice entreprise par son mari, encourage le commerce en soutenant marchands et armateurs. (L'Ecosse exporte du saumon, des harengs, de la morue, de la laine, du cuir et des peaux et importe les produits manufacturés et des vins). Elle aurait voulu créer une armée permanente, tout au moins une garde royale, mais la jalousie des nobles l'en empêche. De toutes façons, elle n'a pas assez d'argent. Le domaine royal est aliéné, son douaire lui est très régulièrement payé et le Parlement ne vote aucun subside à la couronne. D'autre part, la France ne se presse pas de lui verser sa dot.

La menace anglaise se précise. Ayant échoué à amadouer les dirigeants écossais, Henri VIII lance à nouveau ses soldats contre l'Ecosse en mai 1544, Arran montre une fois encore sa médiocrité et une certaine partie de la noblesse veut le remplacer par la reine-mère dont les capacités sont maintenant reconnues. Mais une majorité se prononce finalement contre « l'étrangère » et elle s'incline de bonne grâce, obtenant –ce qui n'est pas négligeable- que le gouverneur soit aidé d'un Conseil dont elle fera partie. Un contingent français, commandé par Jacques de Montgomery, capitaine de la garde écossaise du roi et une flotte de 21 galères sous le commandement de Léon Strozzi (imaginons ce que dut être le périple Marseille-firth of Forth !) ramènent les anglais à la raison. Malheureusement pour la reine douairière, le cardinal Beaton est assassiné en 1546 et une nouvelle invasion anglaise entraîne une importante défaite écossaise.

Elle se mobilise personnellement, montrant les qualités viriles de sa race, met en sécurité sa fille et convoque les Etats pour les persuader d'accepter une nouvelle aide française. Elle rejoint elle-même l'armée et s'endette pour payer les troupes. Elle a compris qu'il faut susciter un esprit

patriotique, elle fait appel aux riches bourgeois et se rallie de nombreux nobles par son courage, son charme et ses talents de persuasion (entendez gratification). Mais elle se rend aussi compte que sa fille n'est plus en sécurité dans son propre pays et elle supplie le roi de France de l'aider. Le nouveau roi Henri II est plus favorable aux Guise que François Ier ne l'avait été et accepte de prendre l'Ecosse sous sa protection à condition que la petite reine soit élevée en France et épouse son fils François. Encore faut-il obtenir la permission de la noblesse que la petite reine quitte l'Ecosse. La chose sera vivement menée. Le gouverneur Arran est soudoyé, on lui offre le duché de Chatellerauld en France avec des revenus importants et, dès le 7 juillet 1548, il obtient du Parlement convoqué tout exprès son consentement au mariage de Marie Stuart avec le dauphin François et qu'elle soit remise immédiatement à la France ainsi que les forteresses écossaises les plus importantes au point de vue stratégique.

A 33 ans, Marie de Guise a le cœur brisé d'être séparée pour la deuxième fois d'un enfant en bas âge –son fils Longueville avait aussi cinq ans lorsqu'elle avait quitté la France pour l'Ecosse- de le voir élevé dans une terre lointaine par d'autres mains que les siennes. Elle se console en se disant que son « agnelle » comme elle l'appelle était arrachée aux périls qui la menaçaient dans cette Ecosse changeante et dangereuse et conduite vers un destin glorieux en France. En effet, le mariage entre Marie Stuart et François de Valois devait garantir trois choses : au fils d'Henri II une deuxième couronne, à l'Ecosse le maintien de sa religion et de sa nationalité, à la France la sécurité d'une alliée aussi belliqueuse que fidèle. Seule une voix s'élèvera contre ces beaux projets qui, nous le savons, échoueront. Le connétable de Montmorency, hostile il est vrai aux Guise, soutenait qu'il serait plus avantageux pour la France dans l'avenir de donner à la jeune reine un duc ou un prince pour mari et les renvoyer en Ecosse pour tenir leurs sujets en obéissance.

On peut se demander pourquoi Marie de Lorraine resta en Ecosse après le départ de sa fille. Son cœur était en France, auprès de ses enfants, de sa mère, de ses frères et sœurs et le rôle de gouverneur n'était guère séduisant. D'après sa correspondance, il faut croire qu'elle était mue essentiellement par un sens du devoir, celui de remettre à sa fille un royaume catholique et moderne. Certes, elle aime le pouvoir comme tous ceux de sa race, mais elle a aussi la conviction profonde qu'elle peut transformer le pays. Elle aime le peuple et s'élève contre l'injustice, la pauvreté, l'ignorance. Pour tout cela, il faut continuer à se battre. Elle rend visite aux soldats tant français qu'écossais sur les lieux des combats, les félicite et les encourage. Comme dit un officier qui a laissé un récit de cette guerre de 1548-1549 : « *La reine avoit parole de telle efficace qu'elle eust encore faict prendre les armes à tel qui eust conclu de passer le reste de sa vie oisif en sa maison* ».



Elle parviendra à réunir 15.000 hommes « *en comptant les sauvages du comte d'Argyll et leurs cornemuses* ». Elle est efficacement secondée par Henri Clutin d'Oysel qui cumulera les fonctions d'ambassadeur de France, de conseiller de la reine, de négociateur avec la noblesse et de coordonnateur entre les gouvernants écossais et les lieutenant-généraux français. Parfois, elle se fâche dans ses lettres à ses frères si puissants en France : « *J'endure des peines insupportables et personne néanmoins n'en doit recevoir le fait que vous, messieurs mes frères... Il me semble que vous pouvez bien faire quelque chose pour moy plus que ne faictes, ayant la faveur que vous avez... James femme ne fut plus maltraitée après la peine que j'ay prise pour conduire les affaires là où elles sont, dont j'ay cru que vous me devez scavoir bongré. Car si j'eusse régné à mon aise, j'eusse consenty à tous les traictés que nos voisins demandoient... Il est bien vray que je trouve fort estrange, estant si heureuse d'avoir tant de frères, que je n'ay été visitée de pas un depuis le tems que j'ay l'ennemy sur les bras* ».

Finalement, elle a écrit à son père qu'elle ne sait pas être décédé depuis quelques jours : « *Vous prie m'estre aydant à ce que je puisse aller faire la révérence au roy* ». Elle se plaint à lui que lorsqu'elle écrit pour se faire donner ce qui lui est dû, on répond qu'on a fait tant de grâces aux Guise qu'il ne faut pas importuner le souverain. Elle veut donc lui parler directement.

Dès la paix conclue entre la France et l'Angleterre (l'Ecosse y est associée) à Boulogne le 1<sup>er</sup> avril 1550, elle se décide à partir bien qu'elle ne soit pas très tranquille sur la stabilité du royaume où le protestantisme déjà professé par quelques lords parmi les plus importants devient une menace. Le nouveau duc de Chatellerauld et le français Clutin d'Oysel gouvernent conjointement, elle va enfin pouvoir embrasser son fils François de Longueville qui a 15 ans et la petite Marie qui en a 7. Marie s'est assigné une mission très précise, celle d'obtenir pour elle-même la régence, en évinçant Arran, car elle s'est rendu compte que rien ne progressera en Ecosse si elle n'a pas les pleins pouvoirs. Pour cela, il lui faut l'agrément de la cour de France où ses frères règnent désormais.

Maintenant que sa fille est en sécurité, elle avance ses arguments auprès des ministres d'Henri II : elle a constaté que l'Angleterre connaît depuis la mort de Henri VIII de gros ennuis économiques, sociaux et religieux, que le « protecteur » Somerset pendant la minorité d'Edouard VI dont elle pressent qu'il ne vivra guère vieux, tout en privant Arran et sa famille, les tout-puissants Hamilton, de l'aide nécessaire à la création d'un parti anglophile à Edimbourg. Il faut gagner du temps car après Edouard le protestant la succession ira à sa sœur Mary Tudor la catholique. Mais en attendant, il lui faut de l'argent, beaucoup d'argent, elle réclame le paiement de sa dot dont elle a besoin pour assurer la subsistance des troupes françaises en Ecosse. C'est là que le bât blesse et « la douairière d'Ecosse » est mal vue à la cour où le clan Guise est très jaloué.

Après un an de séjour, elle regagne les brumes du Nord où l'anarchie gagne du terrain et où la haine des français commence à supplanter celles des anglais chez ce peuple versatile. Avant de quitter sa terre natale, elle a le cœur brisé par le décès, après une brusque maladie, de son fils Longueville. Elle prend tristement congé de sa mère la duchesse douairière de Guise et de sa petite Marie qui avait voué à sa mère une sorte de culte, comme celui qu'elle avait aussi pour ces « merveilleux » oncles Guise qui la gâtaient et la flattaient. Elle la considère comme un être supérieur, digne de confiance et est certaine que le royaume d'Ecosse ne risque rien entre ses mains.

Pourquoi Marie de Lorraine choisit-elle de retourner en Ecosse en 1551 ? Elle savait aller vers des temps difficiles, elle laissait en France tout ce qu'elle aimait et la perspective de gouverner un pays en pleine ébullition ne pouvait la séduire. Sa santé n'était pas bonne, le climat ne lui convenait pas, elle ne pouvait compter sur personne que les quelques français efficaces mais honnis de son entourage. C'est assurément son sens du devoir envers les intérêts de sa fille, de sa famille, de son pays, de sa religion en danger, qui explique cette abnégation qui la tuera. Le jeu en valait-il la chandelle ? Réussirait-elle à concilier les intérêts du peuple écossais avec ceux du royaume de France dont sa fille sera un jour la souveraine ?

Dans un premier temps, sa politique semble porter ses fruits. Avec la dextérité des Guise, elle amadou beaucoup de seigneurs, elle se montre tolérante envers les réformés et ne poursuit pas le prêcheur John Knox. Elle fait voter d'excellentes lois par le Parlement mais parce qu'elles sont d'inspiration françaises, on les critique. L'accession au trône d'Angleterre de Marie la Catholique facilite son action. Mais elle manque cruellement d'argent, ayant été obligée d'abandonner sa pension française pour subvenir aux besoins de sa fille en France. Le pape consentira à la levée du 20<sup>e</sup> des revenus ecclésiastiques en 1556 et 1557, mais cela lui sera aussi reproché. En 1554, elle a toutefois réussi à se gagner la majorité des Etats et présente au Parlement un ordre signé de sa fille ordonnant au duc de Châtellerauld de lui remettre le pouvoir. Elle est désormais reine-régente d'Ecosse, c'est, pour peu de temps certes, l'époque où l'habileté Guise jointe à l'aide française semble triompher en Ecosse, là où la brutalité anglaise avait échoué.

Mais la révolte gronde, la présence française au gouvernement et dans l'armée, donc dans les garnisons des villes, est mal ressentie, le protestantisme gagne de nouvelles couches de la population car il est lié à la haine de l'étranger catholique. Marie de Guise n'avait rien d'une fanatique, elle était simplement et foncièrement catholique par tempérament, éducation, origines familiales et considérait d'ailleurs le protestantisme

en Ecosse plus comme une rébellion contre l'autorité royale que comme une option spirituelle. Elle n'a pas tort car, à la mort de Mary Tudor, reine d'Angleterre catholique, une quinzaine de lords écossais s'unissent en une « Congrégation » pour promouvoir et établir le protestantisme « contre le pouvoir tyrannique » de la régente.

L'avènement de la protestante Elizabeth en 1558 est un grave danger en soi, mais Henri II aggrave la situation écossaise en faisant proclamer –malgré les conseils de prudence de la régente- quelle est bâtarde et que Marie Stuart est reine légitime d'Angleterre, Irlande et Ecosse. Comme on sait, Elizabeth ne pardonnera jamais cet affront.

Désormais, les jeux sont faits. Les prédications fanatiques de Knox, cet ayatollah intransigeant récemment rentré d'exil et opposé à tout pouvoir royal, mais aussi les passions anti-romaines des peuples du nord de l'Europe, la répression tantôt faible, tantôt sévère de la régente, allument l'incendie de la guerre civile. L'instable Arran se rallie au parti qui semble devoir l'emporter, suivi par une cohorte de barons faméliques qui se souciaient peu de Dieu mais lorgnaient les richesses du clergé. Naturellement, on invoque l'intérêt supérieur du pays, soi-disant menacé par les quelques milliers de français présents sur le sol écossais et on se prépare à se jeter dans les bras de l'Angleterre. Le mot d'ordre est devenu : « *Pour être un patriote, il faut être anti-français, donc protestant et pro-anglais* », afin de séduire un peuple qui, habitué au gouvernement paternel de ses princes, n'aurait pas fait la guerre à la reine. La sédition se serait probablement éteinte d'elle-même sans l'intervention ouverte de l'Angleterre.

A partir de l'été de 1559, les rebelles de la Congrégation proclament la liberté de conscience tout en dévastant églises et couvents et s'attaquent ouvertement au pouvoir royal. Le vice-chancelier d'Ecosse, le Français Rubbay ne s'y trompe pas lorsqu'il écrit à Noailles, ambassadeur de France à Londres : « *J'ai toujours pensé que la religion n'a été mise sus par les nobles que pour couleur et prétexte* ». Marie de Guise sait qu'elle doit négocier avec les lords rebelles. Dès le 1<sup>er</sup> juillet 1559, elle a proposé de convoquer un Parlement pour établir un ordre en matière de religion et affirmer la liberté de conscience. En réponse, les arrogants seigneurs déclarent que ce n'est pas la religion qui les intéresse mais de renverser son autorité.

Le jour même du sacre de son gendre François II (18 octobre 1559), les rebelles entrent à Edimbourg et destituent la régente qui se réfugie au milieu des troupes françaises à quelques kilomètres de la capitale. D'un ton hypocritement vertueux, ils se justifient auprès d'elle : « *Nous, les barons fidèles de notre souverain et de notre souveraine (donc François II et*

*Marie) suspendons pour des raisons graves l'autorité qui vous était confiée au nom de nos souverains dont nous formons le Conseil par droit de naissance dans les affaires de notre communauté* ». En même temps ils adressent un Manifeste aux princes de la chrétienté dans lequel ils accusent la France de vouloir faire de l'Ecosse une province française. Ils accusent la régente d'avoir par ruse envoyé sa fille en France (alors que c'était avec leur consentement qu'elle l'avait fait !) et saisi le pouvoir au détriment du comte d'Arran. Enfin, ils déclarent qu'ils sont prêts à faire acte d'allégeance à la régente si elle empêche la tyrannie et la violence de transporter la succession royale d'Ecosse dans une famille étrangère. Ils sont soutenus par Knox, qui est en rapport constant avec William Cecil, premier secrétaire d'Etat d'Elizabeth, et se répand en sermons haineux contre la régente papiste et idolâtre. Epuisée par ce qui paraît être un état cardiaque chronique (essoufflement, teint livide, douleurs à la poitrine, œdèmes), elle fait face mais par moments se décourage.

Au début janvier 1560, la reine d'Angleterre, tout en hautement qu'elle respecte le royaume de sa parente Marie Stuart, fait entrer dans la rade de Forth. Marie de Lorraine proteste contre cette violation du territoire écossais mais, dès février, les lords de la Congrégation signent avec Elizabeth le traité de Berwick qui les place sous sa protection « *contre l'oppression des français... jusqu'à la complète expulsion de ceux-ci et au triomphe de Jésus-Christ* ».

Quel secours peut-elle attendre de la France ou règne son gendre pour sauver l'Ecosse des griffes anglaises ? Depuis la signature du traité de Cateau-Cambrésis mettant fin à la guerre entre la France et l'Angleterre, elle n'a plus guère d'espoir de secours. Une lettre de Marie Stuart à sa mère en mars 1650 est bien tiède : « *Je ne vous diray aultre chose sinon que je vous puis assurer que le roy a un tel soign de vous secourir que vous vous en contenterez car il me l'a ainsy promis... La reine nous a faict cet honneur de pleurer bien fort en oyant vos peines, elle ne vous laissera sans toute l'aide qu'elle pourra* ». Nous savons ce que valent les larmes de Catherine de Médicis !

Alors, à coups de proclamations, elle se bat pied à pied. Elle réfute les accusations qu'elle cherche à supprimer les libertés du royaume, elle ne demande que l'obéissance due au roi et à la reine. « *Certains prêcheurs* », dit-elle, « *parlent irrévérencieusement et scandaleusement des Princes en général et d'elle en particulier... incitant les gens à ne pas remplir leurs devoirs, ce qui ne relève pas de la religion mais de la sédition et du désordre* ». Un jour elle dira amèrement à un seigneur qu'elle sait que la Congrégation s'est formée au départ pour une question de religion mais que maintenant elle veut s'emparer du trône pour le remettre à Arran. Elle

ne permettra pas cela car elle doit conserver le trône pour sa fille. Elle ajoute que les Français seraient partis depuis longtemps si les agissements des lords n'avaient pas été si inquiétants. Pourquoi d'ailleurs refusent-ils de recevoir les lettres du roi et de la reine apportés de France par des commissaires si leurs intentions ne sont pas coupables ?

Les lords sollicitent sans arrêt l'aide de l'Angleterre mais le gouvernement d'Elizabeth répond prudemment que l'Angleterre est en paix avec l'Ecosse et la France et que les rebelles ne doivent compter que sur leurs propres forces. C'est qu'à Londres on n'aime pas le calvinisme outrancier de Knox et l'idée de soutenir des rebelles contre l'autorité royale paraît dangereuse.

La reine-régente est bien informée et elle cherche à gagner du temps. Elle a été avisée que François et Marie ont donné une commission au marquis d'Elbeuf (René de Guise, son jeune frère) pour la remplacer avec le titre de lieutenant-général, afin qu'elle puisse aller se soigner en France. Elle a regagné le château d'Edimbourg mais elle est très malade, le temps lui est désormais compté.

Elizabeth s'est finalement décidée. Tout en protestant de son amitié pour la jeune reine d'Ecosse, elle refuse tout accord avec le roi de France son mari. Sous prétexte de se garder de toute surprise contre son royaume, elle envoie 4.000 hommes sur les frontières écossaises, ainsi que 2000 cavaliers et une artillerie importante. 14 vaisseaux de guerre doivent empêcher toute entrée française dans l'embouchure du Forth. L'ordre est donné à l'amiral anglais de ne pas chercher l'affrontement avec les Français mais leur barrer la route sans cesse.

Marie de Lorraine n'a pas perdu tout espoir. Elle sait que le commandant en chef anglais, le duc de Norfolk, n'approuve pas que l'on vienne au secours de rebelles à leur reine et elle a encore quelques appuis parmi la noblesse de l'ouest. Elle recrute des troupes et se prépare à résister mais elle apprend que son frère Elbeuf a dû renoncer à mettre à la voile en raison du mauvais temps. Le duc de Guise et le cardinal de Lorraine l'exhortent à patienter, à approvisionner les forts et à attendre la belle saison.

Elizabeth d'ailleurs hésite à lancer une offensive. Elle a reçu une lettre de François II lui déniait le droit d'envoyer des troupes en Ecosse pour chasser les soldats et les ministres de la reine Marie. Il est étrange qu'elle veuille se mêler des affaires d'un autre royaume que le sien et quelle prétende se méfier du mariage d'une souveraine avec un Français. De plus, il faudrait être fou pour prétendre que le roi de France veut envahir l'Angleterre. Enfin, il rappelle que la reine-douairière a été choisie pour régente

par les trois Etats réunis. S'il y a controverse entre cette princesse et ses sujets, aucun autre souverain n'a le droit de s'en mêler et il ne serait pas bon que le public soit informé qu'une reine a pris l'initiative de protéger des sujets rebelles contre leur propre souverain. Elizabeth a aussi appris que le roi d'Espagne Philippe II menace de se ranger aux côtés de la France car il ne veut pas que la paix de l'Europe soit mise en danger par elle.

Elle écrit donc que si Marie Stuart retire de ses armoiries celles d'Angleterre, si elle fait quitter l'Ecosse aux soldats et notables français qui s'y trouvent, elle retirera son armée et fera transporter gratuitement en France les troupes françaises par la marine anglaise. Mais elle avise la Régente qu'en cas de refus, il sera du « devoir » de l'Angleterre d'expulser les Français par la force. Avec une mauvaise foi insigne, elle rejette la responsabilité des événements sur les Guise et fait lire sur la place publique en Angleterre et répandre en France un Manifeste qui est probablement le premier appel à l'opinion publique des temps modernes : « *Tout ne provient que de l'ambitieuse volonté des principaux de la maison de Guise lesquels, depuis naguère, se sont emparés du gouvernement de la couronne de France pendant la minorité du roy et de la reine d'Ecosse, à l'exclusion des princes du sang royal auxquels doit appartenir le gouvernement et le royaume* ». L'ambassadeur de France à Londres, M. de Seurre, proteste évidemment contre le scandale donné à l'Europe par la lecture en place publique d'un manifeste injurieux pour le roi de France et refuse à la reine d'Angleterre un droit d'intervention qu'elle veut ériger en dogme politique.

Les lords de la Congrégation ont bien compris qu'il faut couvrir leur volonté de s'emparer du pouvoir d'un manteau de vertu religieuse. Ils sont en rapport constant avec John Knox qui, dès 1556, avait osé écrire à la régente que si elle ne suivait pas ses directives « *vous et votre postérité sentiront s'abattre sur vous la main de Celui qui vous a élevée* ». En fait, les nobles écossais redoutaient Knox et ses comparses avec leurs théories de résistance au pouvoir qui étaient autant une menace pour eux que pour la couronne, car ils parlaient d'en appeler au peuple. Mais tout est bon pour abattre la régente déclarée idolâtre.

Marie de Lorraine est désormais bien isolée dans son château d'Edimbourg car aucune aide ne vient de France et les derniers lords fidèles rejoignent la Congrégation. Elle souffre de langueur, d'insomnies, ses membres sont enflés et son teint livide. Elle est attaquée de manière ignominieuse par cet enragé de Knox qui déclare attendre avec impatience la mort de celle qu'il appelle « la vache enragée » et tente, sans succès d'ailleurs, de soulever le peuple de la capitale contre elle. Elle cherche encore à faire la paix. Elle convoque chez elle les lords confédérés, leur dit son chagrin d'être placée entre les exigences contraires des Ecossais avec lesquels elle

est désireuse de s'entendre et des Français dont la reine est aussi leur souveraine. Elle leur conseille de renvoyer à la fois les troupes françaises et anglaises, en les engageant néanmoins à préférer l'alliance du pays qui ne pouvait pas menacer l'indépendance nationale de l'Ecosse. Ces adieux d'une reine mourant dont presque toutes les fautes étaient l'œuvre d'autrui et dont le bon sens et la douceur résistaient à l'épreuve des ressentiments et de la mort les émut, certains jusqu'aux larmes. On peut penser que le respect dont elle était entourée par ceux-là mêmes qui la combattaient lui aurait permis, si elle avait vécu, de pacifier le royaume de sa fille, mais le 11 juin 1560, elle s'éteignait à 45 ans, épuisée par la maladie et le chagrin, ayant lutté jusqu'au bout pour une certaine idée de l'Ecosse et de sa place dans le monde moderne, alors qu'elle était entourée de trahisons. Les protestants pousseront la méchanceté jusqu'à lui refuser l'assistance d'un prêtre catholique à ses derniers moments et des obsèques selon le rite catholique. Ils refuseront également de laisser sa dépouille partir pour la France comme elle en avait exprimé le désir. Celle-ci restera longtemps dans la crypte du château d'Edimbourg. Sa fille Marie Stuart la fera finalement transporter et inhumér au couvent de Saint-Pierre-les-Dames à Reims dont sa sœur Renée est abbesse. La Révolution détruira la sépulture, comme tant d'autres.

A peine un mois avant sa mort étaient arrivés en Ecosse les plénipotentiaires français envoyés par François II et Marie pour négocier avec les rebelles. Jean de Monluc, évêque de Valence ne sera autorisé à la voir qu'une seule fois et dira : « *Au château je trouvais la reine-régente qui avait faulte de santé principalement et de toutes autres choses excepté de grandeur de cœur et de bon entendement* ». Il se battra hardiment, faisant remarquer que la France n'a aucun intérêt à garder en Ecosse des troupes qui coûtent cher et que si les Ecossois ne veulent plus des 4.000 Français, pourquoi supportent-ils 15.000 Anglais à Berwick. Toutes les propositions françaises sont rejetées et, le 6 juillet 1560, un mois à peine après la mort de Marie, les seigneurs de la congrégation traitent avec l'Angleterre. Quelques jours plus tard, le Parlement met fin en quelques jours à dix siècles de catholicisme, il promulgue une profession de foi protestante et abolit la juridiction du pape. Il est désormais interdit de célébrer la messe.

La reine Elizabeth est désormais protectrice du protestantisme en Ecosse et la jeune reine Marie considérée comme une étrangère dans son propre pays. La disparition de Marie de Lorraine clôt un chapitre essentiel de l'histoire de l'Ecosse qui reposait sur la Vieille Alliance politique et intellectuelle entre la France et les Stuart et sur l'identité catholique. D'ailleurs un certain nombre de protestants écossais se déclareront heureux de la mort de François II survenue quelques mois après celle de sa belle-mère, car cela coupera définitivement le lien entre la France et l'Ecosse.

Il nous faut, pour conclure, nous demander si Marie de Lorraine aurait pu réussir dans la mission qu'elle s'était donnée. Nous ne pouvons que répondre « non » et il y a plusieurs raisons à cela. D'abord elle était étrangère, femme et avait des idées pour réformer un pays dont les élites ne voulaient pas faire un royaume modèle car ils aimaient l'excitation de la guerre interne. Et puis l'Ecosse n'était plus qu'un pion sur l'échiquier européen. Tant que l'état de guerre existait entre la France et l'Angleterre, elle jouait un rôle utile mais après Crépy-en-Valois et surtout Cateau-Cambrésis, la monarchie française l'abandonnera au moment même où lord William Cecil, le principal ministre de la reine d'Angleterre, voit la possibilité de se servir de la révolte religieuse pour chasser les Français et faire de l'Ecosse un satellite anglais.

D'autre part, la monarchie écossaise était trop fragile, elle n'avait pas de moyens propres puisqu'elle ne disposait même pas d'un domaine royal. De plus, les Stuart n'ont jamais pu surmonter le handicap d'être seulement une famille noble parmi les autres, arrivée au pouvoir mais toujours contestée par ses pairs.

Il y avait aussi la question religieuse et nous savons de quel poids pèse l'idéologie utilisée politiquement. La noblesse écossaise et le prêcheur Knox, qui se méfiaient pourtant l'un de l'autre, étaient d'accord pour abattre la régente et s'emparer du pouvoir en l'absence de la reine légitime. Elizabeth saura se servir habilement de l'action subversive de Knox.

C'est à cause de sa fille bien-aimée que Marie de Guise s'est engagée dans une politique d'influence française, mais il aurait peut-être fallu prendre plus de précautions. Elle voulait remettre un royaume en bon état dont elle aurait corrigé tous les abus, tant administratifs que religieux, mais elle n'en avait en fait pas les moyens. Elle a commis un certain nombre de maladresses, en particulier, et cela est assez surprenant, à l'égard des catholiques qui se démoralisent car elle ne les soutient pas assez ouvertement. Au moment même où l'Eglise écossaise commence à réagir aux décrets du concile de Trente et à se réformer, elle s'aliène une des familles catholiques les plus influentes, les Gordon, pour une banale querelle entre voisins et un refus de répondre à une convocation.

De plus elle traite Knox par le mépris, ne voyant en lui qu'un fauteur de troubles qu'on mettrait à la raison, alors que ses prêches enflammés trouvaient un écho dans la population. Elle ne pourra plus rien faire à partir du moment où la petite noblesse et la bourgeoisie marchande, sans parler de sa propre administration, vont se prononcer pour le protestantisme.

Dans une des pièces de l'appartement de Marie de Lorraine au château d'Edimbourg figure un emblème à ses armes représentant une couronne sur un rocher battu par les flots et les vents et portant cette devise



« *Adhuc stat* », elle tient encore. C'est la décrire en deux mots : elle a tenu bon. Le duc d'Argyl disait d'elle que c'était « *une femme honorable, de jugement sûr, pleine d'humanité, aimant la justice, secourable aux pauvres, modèle de chasteté et de gravité* ». Quel compliment venant d'un de ses ennemis politiques les plus virulents ! Son échec est dû à un rêve qui n'était qu'une utopie, une union éternelle de la France et de l'Ecosse.

Si elle n'était pas morte avant le veuvage de sa fille, ses remarquables qualités de prudence et de tolérance, de courage et d'intelligence auraient pu éviter à Marie Stuart les déboires qu'elle connaîtra. Comme nous savons, ce ne sera pas le cas et on peut, sans refaire l'Histoire, dire qu'avec la mort de Marie de Lorraine commence le drame de Marie Stuart qui mourra elle aussi à 45 ans.

L'Ecosse ne méritait pas Marie de Guise, elle avait les grandes qualités qui font les hommes – et les femmes- d'Etat. Mais elle fut vaincue par la méchanceté des hommes.



### Bibliographie

Balcarres Papers : Foreign correspondence with Marie de Lorraine, ed. M. Wood, Scottish History Society, 3<sup>e</sup> série, IV. Edimbourg, 1923 et 1925.

BAUDOIN-MATUSZEK M.N. : Henri Clutin d'Oisel, ambassadeur de France en Ecosse, dans *Revue Historique*, 1989, tome 281.

Scottish correspondence of Mary de Lorraine, ed. A. Cameron. Scottish History Society, Edimbourg, 1927.

CONSTANT J.M. : *Les Guise*, Paris, 1984.

DUCHEIN M. : *Histoire d'Ecosse*, Paris, 1998.

JANTON P. : *John Knox (1513-1572), l'homme et l'œuvre*, Paris, 1967.

LORRAINE Charles, Cardinal de : *Lettres*, ed. Cuisiat, thèse Nancy 1970, publ. dans *Travaux d'humanisme et de Renaissance*, n°39, Genève 1998.

MARSHALLE, R.K. ; *Lay of Guise*, Londres 1977

*Mémoires de François de Lorraine, duc d'Aumale et de Guise (1547-1561)*, Collection de Mémoires relatifs à l'histoire de France, Paris, 1866.

MICHEL F. Les Ecosais en France, les Français en Ecosse, Londres 1862.

PIMODAN, G.de : La mère des Guise, Paris, 1925

SANDERSON M.H.B. : Cardinal of Scotland : David Beaton, Edimbourg 1986.

TEULET A. ed. : Papiers d'Etat, pièces et documents inédits ou peu connus relatifs à l'histoire de l'Ecosse au XVI<sup>e</sup> siècle, 3v. Paris 1848.